

Les rouages gargantuesques de l'insaisissable

Chapitre 1

Néant. Noir. Vide. Rien.

Il courait les yeux fermés, s'enfonçait dans les bois obscurs d'un conscient retranché à ses limites. Les tourments et les questions avaient disparus pour laisser place à une quiétude inexplicable. Bip. Le nouvel ordre du cosmos était régi par un hurlement mécanique au son synthétique, qui, à intervalle régulier venait bousculer ses sens. Il fut emparé de cette poigne glacée et réconfortante d'une mort radicale. Était-ce l'au-delà ? Un enchaînement d'images et de sensations dirigé par la main d'une déité inconnue. Bip. L'homme se retrouva éperdu à l'orée d'un bois qui ne menait nulle part, seulement sur un sentier plus sombre. Il n'avait encore jamais remarqué la récurrence de cet éclat sonore. Des spasmes lui tordirent les tripes quand il sentit l'esprit ancestral poser son oeil incandescent sur ce qu'il abandonna derrière lui. Il ne sentait plus la douleur comme s'il s'agissait d'un phénomène mécanique oublié, le vestige d'une vie vécue et consumée. Bip. Et la douleur revint avec la lueur de la prunelle inquisitrice qui perça les cieux. Le doute revint également et il trébucha dans sa course, le pied fauché par une souche d'un de ces nombreux chênes aux écorces mortes.

Le visage englouti par la boue et les mains enfoncées contre son thorax, il restait immobile, obnubilé par la lueur persistante qui perçait son âme. Il savait pertinemment qu'il devrait saigner, du sang de ses veines ou celui de son âme, pour échapper à cette malédiction. Bip. La douleur étreignit son coeur, puis ses membres. Ses paupières closes tremblaient spasmodiquement tant il avait peur d'ouvrir les yeux sur le cauchemar dans lequel il était. Elles étaient scellées par une aura insaisissable, peut-être était-ce lui, peut-être était-ce autre chose. Il hurla contre la boue, fit vibrer ses cordes vocales et redressa son visage pour hurler face au monde. Il balaya sa peur en la noyant dans un océan de bravoure. L'homme grisonnant fit éclater les vaisseaux sanguins de son visage pour parvenir à ouvrir les yeux. Il était aveugle.

Bip. L'oeil de Dieu et ses flammes inquisitrices étaient là et lui embrasaient la vue. Il se souvint soudain. Klaxon, hurlements, réflexe, parechoc. Ses sens furent de nouveaux bouleversés par ce qui était à ses yeux la seule illusion suintante de vérité. Bip. Sa poitrine fût compressée d'une force inconnue et contraignante. Il eut le souffle coupé. Bip. L'insaisissable ne peut être saisi, mais il peut saisir. Ce fût sur ce dernier songe qu'il abandonna l'idée de s'accrocher à ses hallucinations. Il fit la paix avec son âme et le monde, dressa ses prunelles sur le cercle ardent et dressa les bras comme s'il s'abandonnait corps et âme au Jugement de l'Oeil.

Le hurlement mécanique signa la fin de ces perceptions fallacieuses et il devint sourd. Privé de sens, il était confus sur l'existence même de sa propre existence, il ne pouvait que ressentir la sueur sur ses paumes. Bip, bip.

L'intervalle n'était plus le même, les choses allaient changer et il pourra enfin obtenir le repos dont il était privé depuis si longtemps. L'astre ardent disparu de sa vision en un flash luminescent et tout devint silencieux.

Il expia ses pensées et ses péchés en un dernier soupir qui lui sembla durer de longues minutes. Reddition et rébellion. Ses paupières s'ouvrirent et ses oreilles purent ouïr, le silence d'abord.

L'homme aux cheveux acier vit pour la première fois depuis seize ans, une ampoule brisée couverte d'un dôme d'aluminium, l'astre de Dieu, l'Oeil. Tandis que dans ses poumons s'engorgeait un air pesant, il détourna le visage vers la gauche pour apercevoir un moniteur médical, qui émit un bruit strident.. Bip.

Ses mains couvertes de sueur parcoururent l'espace qu'elles pouvaient atteindre. L'homme tira un drap sur son torse où s'entortillaient des poils et des électrodes liées à un écran qui esquissait des montagnes pixelisées. Un dossier pendait au moniteur, sûrement des références à son état, mais il s'en moquait. Il était cloîtré dans un lit médical et la salle dans laquelle il était confiné ne comportait aucune fenêtre. Hormis le bip récurrent, il n'y avait presque rien, seulement un chant à peine audible, celui d'un oiseau dont il avait oublié le nom. Un accenteur mouchet. Le vieillard esquissa un sourire. Il huma les essences qui imprégnaient ses narines et sourit de nouveau. Il ne savait plus qui il était, il ne savait pas où il était. Mais il savait. Il savait qu'il était en vie, et qu'il se sentait chez lui.

Ses membres étaient endoloris, ils semblaient même pétrifiés par le temps qu'il avait passé à rêver dans le vaisseau de ses illusions. Il décrocha les fils reliés à son torse, arrachant les poils fins à son buste et il dressa son torse. Comme si tous ses organes se balançaient dans un cirque et venaient heurter les parois de son corps, il fut subitement frappé d'un malaise qui le poussa à se recoucher. C'est alors qu'un morceau de papier glissa de son bas-ventre pour se déposer sur son bras, des frais médicaux. Non. Une lettre. Il y reviendrait plus tard, il avait le temps. Il voulait redécouvrir, apprendre et sourire. Sentir le vent caresser ses joues, s'exalter au contact glacé du carrelage sous la voûte de ses pieds. Mais, peut-être pourrait-il saisir l'insaisissable grâce à cette lettre, ne plus être celui à qui tout échappe. Il passa un de ses doigts sur sa langue sèche avant de déchirer l'enveloppe pour enfin déposer son regard usé sur les lettres. Avait-il des lunettes avant ? Il n'en savait rien, mais il voyait mal.

« Théovald, mon cher et tendre, si tu poses ton regard fatigué sur ma lettre, c'est que tu t'es réveillé et que tu n'es pas aux mains de la Pérennité. Après ton accident, j'ai été obligé de te transférer dans notre vieille maison de campagne pour éviter qu'ils ne te mettent la main dessus. J'ai veillé sur toi, prié pour ton réveil. Grincheux et têtu, tu n'as jamais voulu t'éveiller pour sourire à ta femme. Katia, une infirmière m'a aidé à t'emmener chez nous. J'aimerais pouvoir te le dire face à face, mais j'ai dû prendre certaines mesures pour m'assurer qu'ils ne te retrouvent pas.

Le nouveau gouvernement, il nous décime, il tue toutes personnes atteignant l'âge de 67 ans et 3 mois. Théo, ces jeunes sont fous et sont prêts à tout pour assurer la survie de notre monde

malgré la surpopulation. Les trois premières années, lorsque l'idée avait été amenée, les gens étaient réticents. Des mouvements ont explosés et ce fut leur occasion de mettre le carnage en marche. Si tu savais tout ce que j'ai envie de te dire, de t'écrire. Je t'aime et je t'aimerai toujours, reste en vie à tout prix. Ne fais pas comme d'habitude, ne gâche pas par simple orgueil la chance que je te donne... »

La lettre possédait encore un verso, mais le vieil homme songea à son nom, à l'écriture qu'il ne connaissait pas. « Théovald », était-ce vraiment son nom ? Il regretta la période où il ne savait rien du tout, ces illusions mâchées qui lui présentaient un chemin prédestiné. Ses neurones plongèrent dans un tourbillon pour former un maelstrom contraire à la raison. Il voulait se rendormir et ne plus lire. Il ne se souvenait plus de cette écriture et de la personne qui se cachait derrière. Il ne comprenait rien à ces explications quant au massacre du troisième âge et il ne voulait pas comprendre. Il ferma ses yeux de nouveau pour s'abandonner à la chanson réconfortante de l'accenteur mouchet. Le vieil homme aux cheveux d'acier, Théovald ne parvenait pas à dormir. Il resta là, yeux clos, souriant face à un avenir incertain.

Son corps était épuisé mais son esprit n'avait jamais connu une telle excitation. Ses neurones s'entrechoquaient pour l'empêcher de s'assoupir. Ses songes refusaient de lui accorder le vide nécessaire au repos. Son corps devint la caravelle conquérante d'un capitaine asservi par son vaisseau. Il savait qu'il ne fermerait pas l'oeil tant qu'il n'aurait pas foulé la terre de ses pieds, soupirer aux bourrasques de vent. Il hissa la lettre sur une table de chevet aux côtés de son lit, bouscula ses entrailles et fit taire ses maux pour finalement se dresser sur ses pieds. Sa tête tourna entre ses épaules, ses genoux tremblèrent tant l'équilibre lui manquait. Il n'en avait que faire de l'équilibre, de la raison et de la mort. Son seul désir était de rejoindre cet animal au chant merveilleux, de parcourir une forêt réelle et de s'y perdre.

Il fit ses premiers pas tel un bambin maladroit, frissonnant à chaque fois que sa voûte glissait d'un carreau froid à un autre. Son palpitant s'emballait et heurtait ses côtes au fur et à mesure de sa progression dans la petite salle ; il déglutissait et souriait, pleurait et riait. Le visage du bonhomme déformé par des émotions qui se bouscuaient et se grimpaient dessus les unes et les autres, formant une moue indescriptible manipulée par le mystère des sentiments. Il le vit enfin, il vit son faciès et ne put dire s'il s'agissait vraiment de son visage. Celui-ci était reflété dans un miroir accroché à un placard encastré dans le mur devant la porte qui le séparait de la liberté. Il n'y avait pas beaucoup de fioritures dans la pièce, son lit encadré par deux tables et une chaise ; une armoire au bois craquelé mais pourtant entretenu -comme lissé par de la cire- ; un placard et une porte en bois saturée par un peintre amateur qui n'avait pas dû étaler correctement sa peinture rougeâtre. Il ricana soudainement face à sa réflexion sur la peinture, il oublia son visage creusé et détourna ses prunelles du miroir pour poser sa paume sur la poignée de la porte.

Il baignait dans la vérité des émotions et se moquait de tout. Presque tout. La peur rôdait et il la sentait, il avait peur d'être dupé par une machination de son esprit, par ses hallucinations manipulatrices lui faisant croire à une vérité fallacieuse et érodée par l'espoir. Un soupir et il

ouvrit la porte en faisant grincer le loquet, il fut frappé d'une chaleur prenante émise par une cheminée hébergeant un feu diminué. Il fût ensuite estomaqué par une autre vision, celle d'une fenêtre ouvrant sur un monde fantastique, un univers parcouru par la lueur du soleil, par les courants et le vent, par les créatures de Dieu qui hantent et font vivre les forêts. Il ne prit pas plus de temps et parcouru la dernière pièce pour finalement passer le dernier obstacle entre lui et la liberté. Sa démarche était fébrile et il risquait de chuter à chaque pas. Ce fut en sortant que le vent et le froid lui firent remarquer qu'il n'était vêtu que d'une simple robe de chambre ouverte qui le présentait à la nature dans son plus simple appareil. Marche, explore. Il renifla pour abreuver ses doutes de l'air pur et de confiance. Il tendait l'esgourde aux bruits d'une nature cruellement sublime, il cherchait à ouïr les animaux en dévorer d'autres, entendre le chant significatif de chaque être vivant comblant le bois.

Ses foulées se firent plus grandes et son âme s'apaisa, il ne doutait plus de rien. Même après avoir trébuché, il souriait au contact du sol, farfouillant l'herbe et la boue de ses mains. Il se mit à rire frénétiquement par saccades. Il pleura de nouveau lorsque sa béatitude atteignit son paroxysme. Corps et esprit ne firent plus qu'un, un rien. Théovald finit par s'étendre à l'orée du bois pour s'imprégner des vibrations de la terre et de la vie qu'elle recèle. Il crut s'assoupir mais fût secoué par une partition qu'il reconnut, celle de l'accenteur mouchet. Il se mit en tête de parcourir les arbres pour s'approcher de la créature terne au plumage brun. Ses pieds heurtaient l'herbe grasse et la mousse, ils vacillaient entre les vestiges d'une nature intacte qui ne laissait rien présager d'une existence humaine.

C'est en s'arrêtant contre un pin qu'il entendit une autre mélodie différente de celle de son mouchet. Il ne savait plus combien de temps et sur quelle distance il avait vagabondé. Ses oreilles le guidaient dans cet enchevêtrement labyrinthique d'arbres et la mélodie du mouchet disparut pour laisser place à un sifflement bien moins apaisant, aux notes plus humaines. Les pins craquèrent sous le vent méditerranéen. La mélodie du sifflement humaine était saccadée et semblait provenir de loin. Elle était la signature d'un homme s'affairant à un labeur assommant. Théovald voulut découvrir son auteur pour rencontrer un visage humain et obtenir des explications mais il pensa à la lettre et ce qu'elle impliquait. Ses sourcils broussailleux s'arquèrent et il fit volte-face pour rebrousser chemin. Un ange lui apparut, portant une badine sur l'épaule. L'ange le fixait sans bruit, il devait être posté là depuis quelques instants déjà. Sa bouche s'entrouvrit comme s'il affichait volontairement une moue stupéfaite. L'ange était un enfant qui devait avoir dix ans. Il était emmailloté dans une veste kaki bien trop grande pour lui. Le vieillard le gratifia d'un large sourire avant d'avancer d'un pas pour engager le rapprochement. Une branche craqua sous ses pieds et ce craquement fut le déclencheur d'une fuite précipitée. L'enfant s'en alla en courant entre les pins, sans avoir prononcé un seul mot. Le bruit de sa course s'estompa tandis que certains oiseaux quittèrent les arbres entre lesquels l'ange passa. La mélodie de la nature revint et Théovald était bouleversé, il ne comprenait toujours rien et demeurait inconnu, l'Insaisissable s'emparait de nouveau de ses pensées.

Chapitre 2

« Au moment d'être admis à exercer la médecine, je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité. »

L'asphalte cabossé s'étendait au loin sur la route sans fin, comme si la rédemption qui se trouvait à son bout était un espoir illusoire, la carotte de la raison pour faire avancer l'homme comme un âne. Le rugissement du moteur se mêlait à la radio, TSF Jazz, qui passait du Dot Hacker, une musique trop douce pour les fracas de la route. Au volant se trouvait Gidéon, un médecin affligé d'une retraite anticipée. Il sillonnait la route de la Gaude pour rejoindre sa maison de vacances, qui ressemblait plutôt à une chaumière. Il venait de faire des courses de nourritures et de matériel médical, plutôt compliqué à trouver dans les bourgs reculés du Sud. Du haut de ses trente-neuf ans, il exécrait la société dans laquelle il vivait, il exécrait les hommes et leurs besoins d'expansion, de croissance. Il avait été le débiteur d'une dette envers le monde toute sa vie durant. Il respectait l'adage « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse » et c'était cette discipline qui lui coûta le plus, qui lui ôta ses désirs de vengeance. Il méprisait l'hypocrisie de la plupart des gens qu'il avait rencontrés et il n'avait aucune arme pour répliquer, hormis un semblant d'indifférence.

Il devait changer de vitesse à chaque tournant, maudissant sa Polo vétuste à chaque fois qu'elle faisait un soubresaut à cause d'un nid de poule. La musique changea pour adopter un air plus gai. Il chassa ses songes pour profiter des saxophones sortants des enceintes. Il devait se focaliser sur sa mission, sa dernière chance de faire le bien et d'agir au lieu de simplement râler et écrire des pamphlets pseudo-philosophiques dans les quelques journaux qui acceptaient de diffuser ce genre de contenu « anticonformiste ». Depuis sa démission, sa vie avait changé et il prenait plaisir à s'occuper d'un des

derniers *oisifs* encore en vie. Gidéon avait de grandes ambitions pour ce vieillard, il voulait le transformer en symbole et briser la politique « d'apaisement » qui visait à réduire en poussière le 3^{ème} âge inactif. Ils étaient euthanasiés comme s'ils avaient commis l'impardonnable, comme des prisonniers au destin scellés. Le processus était sombre et peu de monde savait comment chaque étape se déroulait mais tous connaissaient l'échappatoire. Le docteur ne connaissait qu'une seule partie du processus, celle à laquelle il avait participé, l'injection létale. Par voie intraveineuse, on injectait du sodium thiopental pour provoquer le coma. Une fois l'oisif plongé dans le coma, on le tuait d'une dose de chlorure de potassium pour provoquer l'arrêt respiratoire. Il y avait cependant une troisième injection qui se faisait entre les deux, du bromure de pancuronium, pour paralyser les muscles et laisser l'oisif mourir d'une façon plus « digne ». Dignement. Foutaises. Le serment d'Hippocrate fut oublié par les centres qui pullulaient dans les grandes villes dans le seul but de rendre le génocide effectif. Morts. Démissions. Embauche. Ces centres purent alors accueillir un grand nombre de chômeurs, affublés d'un diplôme de médecin délivré à la suite d'une brève formation. Il fallait bien déclarer les décès.

Quand le système n'était pas encore totalement effectif, les administrations firent appel à de véritables médecins pour procéder aux injections et aux déclarations. Gidéon pénétra alors dans les rouages sophistiqués d'un carnage nécessaire à la survie. Il y a eu des révoltes, il y a eu des répressions, il y a eu encore plus de morts. Les discours, le temps, la crise. Ces choses participèrent à l'inscription de ce mal nécessaire dans les mœurs. Les petits enfants accompagnaient leurs grands-parents à l'abattoir, ils se délivraient des cadeaux et des baisers. Une tape sur l'épaule et l'oisif était exécuté sous les yeux de leurs proches majeurs. Le 3^{ème} âge n'existait plus et cela faisait désormais dix ans. Hippocrate, un serment, une promesse immuable et pourtant. L'Etat avait outrepassé bien des promesses au-delà de ce serment, il avait forcé des hommes à oublier leurs convictions pour agir dans leur sens.

La route arrivait à son terme et le béton laissa sa place à un sentier mêlant terre et gravier. Gidéon tenta de nouveau de faire cesser ses méninges en tournant le volume de la radio à son maximum, faisant vibrer la taule et les vitres. PJ Harvey résonna sur le chemin de campagne : « I've laid with the Devil ! ». Le sentier s'arqua vers la gauche en une boucle pour s'achever à la rencontre d'une chaumière. Le docteur fit cesser le moteur et récupéra un sac biodégradable sur la banquette arrière pour sortir du véhicule. Ses prunelles se posèrent sur l'entrée de la bâtisse et il fronça subitement les sourcils en voyant la porte grande ouverte. Le sac tomba d'entre ses mains et l'homme pénétra la maison à la hâte pour en vérifier chaque recoin. Le feu était diminué et les flammes vacillaient fébrilement dans l'âtre, rien n'avait disparu, la porte était intacte. Il entra dans la seconde pièce pour constater de la disparition de l'oisif, de Théovald Humbert. Son symbole, sa rédemption. Tout avait disparu. Il céda brièvement à la panique en laissant son regard tourbillonner de tous côtés tandis qu'il songeait à la raison de cette disparition. La police. Quelqu'un d'autre ? Personne ne savait. Pourquoi ? Comment ? Puis la colère prit le dessus, il écrasa ses phalanges sur le mur à de multiples reprises avant d'être assailli par le doute sur ses capacités, sur sa surveillance. Avait-il oublié de fermer en partant ? C'était de sa faute. Pourquoi fallait-il qu'il oublie toujours ? Il était énervé contre lui-même et décida de venir s'installer dans le fauteuil face à la cheminée. S'il avait perdu sa dernière raison d'être, autant s'embraser comme cette putain de cheminée. Tout comme lui, les flammes diminuaient et venaient se lécher entre elles comme si elles voulaient s'alimenter entre elles. Il s'enfonça dans son siège et parvint à extirper un paquet de cigarettes roulées, Interval vert. Il devait occuper ses mains pour laisser son cerveau échafauder les options restantes. Ils se seraient aventurer si loin dans la campagne pour atteindre un seul vieillard ? Après tout, comme pour lui, il représentait sûrement un symbole à leurs yeux aussi. Langue, filtre, précision. Chaque fois qu'il roulait

ses cigarettes, il était assailli de réminiscences, portant sur ses dernières interventions chirurgicales, il y avait dix ans de ça.

« I've laid with the devil ». Gidéon eut l'impression qu'il forniquait ce diable tous les foutus jours de sa vie. Il l'attendait avec impatience, et il voulait le rencontrer ce salopard. Il voulait jouer avec le taureau et le saisir par les cornes pour profiter d'une dernière valse avant de laisser à sa moisson. Il attrapa une brindille disposée à côté de l'âtre pour l'embraser dans les flammes et finalement allumer sa cigarette. Il laissa son crâne s'écrouler sur le dossier pour observer les volutes de fumée achever leur chorégraphie en s'écrasant au plafond. L'antre du diable ne pouvait pas être pire que celle dans laquelle il se trouvait. Décidant qu'il devait y avoir une raison, une trace, il s'extirpa hors de la bâtisse pour observer les alentours. Il vérifia les traces de pneus en vain puis décida qu'il devait passer à autre chose. Lâche. Il se méprisait pour son manque de volonté. Il ne pouvait se fier à personne. Il était seul, contre tous.

Chapitre 3

Les cieux devinrent sombres, le soleil se métamorphosa en une boule de terreur. L'écorce des pins s'effondra et l'œil de Dieu apparut de nouveau. Théovald suffoqua sous l'arrivée d'une anxiété soudaine, une des séquelles de sa longue sieste. Il pensa pour la première fois à la raison de son coma, à ce qu'il était avant le big bang. Les souvenirs le heurtèrent. Heurter. Il se souvenait. Il avait été renversé par une voiture avant de s'éveiller dans un bois sombre aux dédales issus d'une logique sadique. Il aperçut une femme, son épouse, charger en sa direction, puis elle se fit avaler par le sol sur une symphonie de klaxons. Le sol l'aspira et tout devint sombre.

L'écume d'une vie perdue surgissait des océans pour éroder sa conscience. « Neptulon ». Il se noyait. Les souvenirs se mélangeaient aux délires d'un homme malade. Il se vit, perdu dans l'océan, tiré vers le haut et remonté à la surface dans un filet de pêche. Il se vit lui-même, se sauver de la noyade. Il était à la fois sur le bateau et dans le filet. Une voix flotta au-dessus de lui, sa propre voix.

- En voilà une belle prise !

L'anxiété laissa place à la certitude. Il revivait sa vie passée, il explorait ses souvenirs. Pêcheur sur son rafiote de fortune, « Neptulon ». Les poissons frétilaient contre ses membres, des dorades ou des sardines. La vision s'estompa lorsque qu'il éventra le filet.

Théovald se retrouva dans la forêt de pins qu'il avait quitté, appuyé contre un arbre. La nature était la seule à pouvoir lui octroyer la rééducation dont il avait besoin, c'était avec elle qu'il allait retrouver ses souvenirs. Il sourit et marmonna ce qu'il avait vu pour ne pas l'oublier. Il oublia l'ange qu'il avait croisé avec sa badine, il oublia la forêt et voulait simplement rentrer à la maison pour satisfaire sa quête de

savoir. Le céruléen du ciel était entaché d'amas grisâtres, le soleil disparut et le vent amena les nuages. Le climat méditerranéen avait cette caractéristique d'instabilité, le chaud cédait la place au froid en un rien de temps.

L'orée des bois s'esquissa devant lui et il parvint à s'extirper de la forêt pour retrouver le sentier menant à la maison. Théovald arpenta le chemin et commença à ressentir des picotements sous ses pieds meurtris par le voyage, éreintés par les étendues sauvages. Trop faible pour éviter chaque caillou, il poursuivait son chemin et finit par apercevoir la chaumière qui était à la fois une maison et une prison.

Une voiture était garée devant, une vieille Polo qu'il aurait pu connaître de son temps. Peut-être pourrait-il conduire de nouveau ? Il ne prêta pas attention au détail et lorgna les pins d'une dernière œillade avant de pénétrer dans la bâtisse. Deux prunelles le toisèrent, incrustées dans le visage d'un homme abattu installé dans le siège aux devants de la cheminée. Des yeux à l'azur aussi pénétrant que l'océan, qui exprimèrent l'étonnement. Ils fixaient Théovald comme s'il était un cadeau tombé du ciel, un objet perdu mais tant convoité. Le docteur se mit à rire nerveusement puis se redressa en propulsant sa cigarette dans les flammes. Il tordit ses lèvres en une moue dubitative, ne sachant pas par quoi commencer. Le vieillard ne l'aida pas et resta debout au seuil de la porte, il accentua ses rides d'un sourire niais en observant le docteur.

- Vous vous en sortez plutôt bien, pour un oisif comateux. Venez par-là que je vérifie vos constantes.
- Un oisif ? demanda Théo' en approchant, bercé par la confiance que lui inspira le médecin.

Gidéon fit asseoir Théovald et passa ses doigts sur son poignet et sous sa mâchoire le temps de dix secondes pour constater de la fréquence cardiaque. Il opina à la question sans en dire plus et enchaina.

- Vous avez ressenti des séquelles suite à votre réveil ? Maux de tête, paralysie d'un membre, détérioration de la vue ?

Théovald songea à ces mots et ses maux, il n'y avait pas prêté attention jusqu'ici. Il était épuisé et ses membres tous endoloris, son crâne était malmené par une légère migraine mais il n'était victime d'aucune séquelle importante. Il se contenta de secouer négativement la tête. Après quelques instants plongés dans sa torpeur, il se demanda bien ce qu'il s'était passé.

- Je suis conscient que vous devez avoir beaucoup de questions. Je vais m'évertuer à répondre à chacune d'entre elles du mieux que je peux.

Il avait dû lire dans ses pensées, ou capter son regard interrogatif. Était-il vraiment un pêcheur ? Avait-il vraiment une femme ? Combien de temps avait-il dormi ? Qui était l'enfant qu'il avait croisé dans les bois ? Pourquoi était-il en pleine forêt et non pas dans un hôpital ? Trop de questions. L'entretien risquait de s'avérer longuet. Gidéon défit les lacets qui liaient le col de son pull en coton, il retroussa ses manches et tira une seconde chaise pour seoir face à Théovald. La vérité s'approchait et peut-être ne voulait-il pas l'entendre ? Il eut soudainement l'impression d'être un homme libre, délivré des souvenirs d'une vie oubliée, délivré des devoirs et des obligations d'un père de famille, d'un mari. Curiosité et peur se livraient un pugilat acharné entre les liaisons nerveuses de son cerveau, un baroud déloyal qui le tiraillait.

- C'est votre fils que j'ai croisé dans les bois ? demanda-t-il soudainement en pensant à l'ange.

Le médecin fronça les sourcils et vint pétrir son menton d'une main dubitative. Théovald ne comprenait pas la situation dans laquelle il était et cet enfant devint soudainement l'objet d'une attention particulière pour le médecin.

Chapitre 4

L'ange filait à toute allure entre les arbres, évitant les souches et autres obstacles. Il tentait de maintenir la badine sur son épaule durant sa course, il ne voulait pas faire de mal à ces petites créatures qu'il avait amassées. Il se guidait dans les bois en suivant les sifflements de son père occupé à appliquer une résine sur les planches de la terrasse. Il obliqua pour éviter un fossé. Le vieil homme était sûrement encore derrière lui, à sa recherche. Il fallait lui échapper !

Il n'avait jamais croisé une seule personne âgée dans sa vie. Totalemment désorienté, il parcourait les bois de son regard enfantin comme s'il tentait d'échapper au Grand Méchant Loup. Le petit Jeremiah n'aimait pas les forêts, ni les choses qui y vivaient. Il appréciait seulement les escargots, ces petits monstres totalement offensifs, peinant à se déplacer. Ils étaient visqueux mais il les aimait.

Haletant, Jeremiah sourit au moment où il posa un pied hors des bois maudits. Il se demanda pourquoi il n'avait jamais croisé de personnes si vieilles dans sa courte vie. Son père pourrait sûrement lui en dire plus là-dessus mais il voulait avant tout déposer ses escargots dans leur nouvelle maison. Il reprit une démarche assurée et fit le détour de sa maison pour arriver dans le jardin. Il salua sa mère à travers la baie vitrée donnant sur la cuisine puis déposa sa badine sur la table en fer forgé ornant la terrasse.

Il alla jusqu'à son père, à l'autre bout de la piscine, pour lui dire, avec fierté, le nombre d'escargots qu'il avait trouvé. Le garçon aux yeux pétillants entra alors dans l'explication d'une expérience qu'il voulait faire. Des escargots disposés de telle sorte qu'ils ne puissent pas s'ignorer, de telle sorte que l'on puisse observer leur comportement entre eux. Il voulait voir s'ils étaient comme les hommes, s'ils allaient se

disputer, se battre et se tuer. Il ne voulait pas qu'ils soient comme les hommes. Non. Le petit voulait que les escargots soient gentils, qu'ils s'entraident et fassent équipe pour construire une superbe maison.

Son père, occupé à répandre sa résine, hochait distraitement la tête en murmurant des remarques à l'égard de sa femme. Elle avait refusé qu'il achète de DR-936, le super robot qui lui aurait évité tout ce travail. Elle était pour lui une femme pingre et aigrie qui pensait toujours vivre à une époque révolue, celle où elle était trop pauvre pour profiter des évolutions technologiques qui étaient inventées chaque jour. Pour Jeremiah, son père avait raison, maman avait toujours refusée d'acheter les derniers jouets en vogue et avait préféré l'élever avec les occupations d'antan. Antan, là où les vieux messieurs existaient encore ! Il hésitait à dire à son père qu'il avait croisé un vieux monsieur dans les bois, son papa avait la fâcheuse habitude de déverser sa colère sur son entourage et Jeremiah ne voulait pas que ça lui retombe dessus. Peut-être que sa mère sera plus compréhensive.

Il s'esquiva discrètement pour éviter que son père ne lui demande son aide et se retrouva dans la maison. Une fois dans la cuisine, il vint regarder ce que sa mère préparait pour le dîner et ça avait l'air vraiment délicieux. En s'approchant pour humer, il se fit repérer et sa mère l'affligea de réprimandes pour qu'il aille ranger sa chambre. Jeremiah refusa et dit qu'il devait s'occuper de ses escargots avant qu'ils ne suffoquent dans son sac en toile.

« Tu t'occuperas de tes escargots après ! Et si ta chambre n'est pas faite avant ce soir, on mangera tes petites bêtes avec de l'ail et du persil. Tu as dix ans, pas soixante-dix, tu pourras faire des élevages plus tard.

- J'ai croisé un vieux monsieur tout à l'heure, il était perdu dans les bois je crois. Je me suis enfuis pour pas qu'il touche à mes 'cargots.
- Un vieux monsieur ? demanda-t-elle sur un ton aigu, inquiète. »

Jeremiah hochait la tête en attrapant un trognon de pain sur la table. Il passa par la baie vitrée pour rejoindre ses trouvailles sur la table dehors. Alors qu'il emmenait ses nouveaux compagnons plus loin dans le jardin, sa mère vint se poster à la baie vitrée pour appeler son mari, prétextant le mauvais temps pour lui dire de rentrer. Ils disparurent dans les entrailles de la maison et laissèrent le petit Jeremiah à ses expériences.

Il déposa un à un les escargots dans un enclos miniature et observa sa petite trentaine de spécimens, émerveillé. La patience était de rigueur, les coquilles se déplaçaient lentement sous son regard inquisiteur. C'est lorsque les antennes ou les yeux de deux des escargots se joignirent que le ton monta dans la maison. La joute verbale avait commencé. Une collision d'arguments « pour » et « contre » la délation. La mère de Jeremiah ne voulait pas avoir d'ennuis et préférait ne pas se mêler des affaires de la Sérénité tandis que son père lui, avait des ambitions et des craintes. Il voulait dénoncer la présence d'un oisif pour acquérir un statut et éviter d'être associé à un rebelle aidant les vieillards en plongeant la société dans le Chaos. Il avait cessé de considérer ces hommes comme des êtres vivants. La culpabilité l'aurait tué alors il préféra revoir son jugement. Après tout, il agissait pour le bien de sa famille et celui de son univers, il avait accepté cette notion de « mal nécessaire ».

Jeremiah fredonnait en manipulant ses escargots, il fredonnait si fort que son corps tremblait. La dispute conjugale flotta au-dessus de lui et il n'en saisit que des bribes. Les voix résonnèrent comme des instruments à vent au souffle déformé. Il observa deux mollusques former une échelle pour échapper à

l'enclos. Un troisième vint pour grimper sur les autres et, doucement, ils formèrent une échappatoire pour s'extirper hors de la prison. Cependant, après le passage de chaque coquille, il en resta un, celui qui servait de fondement à l'architecture de fortune. Il était le preux escargot. Il était comme lui, un éclat de pureté et d'innocence dans un monde pervers.

Chapitre 5

« Mon premier souci sera de rétablir, de préserver ou de promouvoir la santé dans tous ses éléments, physiques et mentaux, individuels et sociaux. »

« Pour ce qui est d'une constatation objective de votre état et de celui du monde dans lequel nous vivons, je vous conseille de lire votre dossier médical.

- Je me moque bien de l'objectivité, répliqua Théovald.
- Soit. Il y a seize ans, vous avez eu un accident de voiture et vous êtes tombés dans le coma. Vous étiez hospitalisé à Saint Roch dans la ville de Nice car votre femme savait qu'il était réputé pour ses traitements expérimentaux sur les phases de coma prolongé. Et pour tout vous dire, c'était une femme dévouée.
- Dîtes m'en plus sur elle, susurra le vieillard.
- Elle s'appelait Ludivine et elle rabâchait sans cesse que vous étiez trop têtu pour donner raison aux médecins qui tentaient de vous tirer de là. Elle s'est approchée de votre infirmière, ma femme. C'est elle qui vous a sauvé la vie.
- Et.. Pourquoi n'est-elle pas là ? »

Gidéon palpa son menton puis le pétrit un long moment en soutenant le regard azuré et froid de Théovald. Il tenta de s'exprimer d'une grimace « explicite » sans y parvenir. Il ne voulait pas poser de

mots sur la souffrance qu'il allait transmettre à ce vieillard au visage émacié, à ce corps déjà bien trop décharné et ascétique. Il lui devait pourtant la vérité, sur le passé, sur le présent et sur ce qui se profilait. Le temps était compté mais il ne pourrait pas embringer Théovald dans une histoire dont il ne connaît même pas les prémices.

« Elle est morte, une cardiopathie ischémique. Ce qui a provoqué une mort subite coronaire. Un arrêt cardiaque.

- Donc, elle n'a pas souffert ? demanda-t-il, légèrement détaché du sujet.
- Dans le cas d'une mort subite, le flux de sang oxygéné vers le cerveau s'arrête, et la personne touchée perd immédiatement connaissance.
- Ce n'est pas une réponse très claire ça.
- Ai-je déjà expérimenté la mort ? Non. Je ne peux pas savoir si l'on en souffre, si l'on se retrouve au paradis ou je ne sais quoi encore. C'est tout ce que je peux vous dire. »

Le compte à rebours lui pressa les méninges. Il devait lui expliquer la situation au plus vite. Avouer, confesser, solutionner. Il devait lui dire ce qu'il attendait de lui et lui expliquer pourquoi. Mais qu'allait-il faire après ? Comment pourrait-il convaincre une société malade et compromise par l'individualisme ? Il pensa aux médias mais il ne savait pas comment les utiliser à bon escient.

Gidéon était observé par un Théovald au teint cireux et au visage morne. Se rappelait-il de sa vie passée ? Songeait-il aux bribes de souvenirs qu'il partageait avec sa femme ? Il ne devait pas se laisser envahir par son scepticisme. Il fallait qu'il agisse au nom d'une morale qui le molestait, le « Bien ». Réfléchir et détailler.

Il ne savait finalement pas grand-chose de ce qu'était ce vieillard avant qu'il n'entre dans sa vie. Un humble pêcheur menant une vie des plus banales avec une épouse attentionnée, peut-être trop. Le vestige d'un mode de vie patriarcal. Gidéon était devenu son médecin il y a de ça onze ans, une petite année avant le grand chamboulement et la légalisation d'un meurtre de masse. Sous les directives de Ludivine, lui et son épouse Katia trouvèrent le moyen de le faire transférer à la campagne, à plus de trente kilomètres de son hôpital.

« Si comme vous l'avez dit, un enfant vous a croisé dans les bois, le temps nous est peut-être compté.

- Pourquoi diable un bambin vous effraie tant ? Il s'est juste enfui devant un étranger et tout le monde l'aurait fait.
- C'est plus compliqué que ça, vous l'avez sûrement découvert dans la lettre de votre femme. Ça m'étonnerait que la Pérennité vous laisse gambader comme si de rien n'était. Vous êtes un symbole nocif à une prospérité fallacieuse.
- Et vous comptez y faire quoi ? rétorqua l'oisif en ricanant.
- Je n'en sais foutrement rien. Vous êtes un oisif, un parasite qu'ils vont devoir éliminer et je compte bien faire tout ce que je peux pour y remédier, quitte à vous utiliser. Je ne peux pas devenir comme ceux que je déteste, me morfondre dans l'hypocrisie et l'ignorance volontaire. Je ne peux pas agir comme ceux que je dénonce.

- Vous m'avez surtout l'air de faire tout ce cinéma pour vous prouver quelque chose. Vouloir utiliser un vieux comme moi pour assouvir vos envies de reconnaissance, c'est bien ça ?

Les rétorques de Théovald semblèrent offenser le médecin qui renfroigna ses traits sous de telles accusations. Il eut soudainement peur que ça soit vrai car après tout, la certitude est le pire des fléaux, non ?

Gidéon s'excusa d'avoir été aussi direct et la conversation reprit son cours avec un ton plus apaisé. Les explications alimentèrent les paroles au même rythme que la curiosité de Théovald grandissait. Il lui apprit la mise en place des réformes après un nombre ahurissant d'études sur la mort du genre humain et de sa planète d'accueil. L'évolution des standards et celle des conditions de vie refusèrent à la faucheuse son droit de sélection et d'application de l'équilibre.

CNES, NASA, tous ces organismes brusquèrent l'allure des recherches sur la conquête spatiale. Les scientifiques se hâtèrent et échouèrent. Lorsqu'il fut le temps de passer de la création de produit à consommer à la création d'un futur, l'efficacité ne fut plus la même. Face à la difficulté, le monde et sa société a préféré se rabattre sur un choix facile. Le tout était de le rendre légitimes, et ils y parvinrent avec une facilité inconcevable comme si le monde s'était convint tout seul. On aurait dit un film de mauvais goût dans lequel on plonge deux hommes avec une arme en leur disant que seul celui qui tuerait l'autre pourrait survivre. Cet instinct percuta Gidéon en plein visage, il saisit l'essence primordiale de l'homme.

Il lui parla alors des centres d'apaisement qui chaque jour scellaient la vie de plusieurs oisifs. Il évoqua également la Pérennité en faisant le lien avec la Gestapo et les SS. L'image sembla faire frémir Théovald qui connaissait bien mieux cette période que le médecin. Il acheva sa constatation de la société d'une simple citation de La Bruyère : « *Comme l'ignorance est un état paisible et qui ne coûte aucune peine, l'on s'y range en foule* ».

Des picotements se firent entendre, la pluie s'invita subitement pour éclater sur le toit de la chaumière à vive allure. La conversation se déporta sur un autre sujet, le passé flou de Théovald. Gidéon lui apprit son âge, 72 ans. Il lui dit qu'il était pêcheur comme il se doutait et qu'il ne possédait plus rien étant donné qu'il avait été déclaré mort il y a de ça dix ans pour qu'il puisse quitter l'hôpital sans encombre. Le reste, il pourrait le lire sur le verso de la lettre qu'il n'avait pas achevé.

Gidéon n'en savait pas plus et ne le voulait pas. Il voulait conserver cette approche utilitaire du personnage ascétique sous ses yeux. Il obliqua vers la fenêtre pour observer la pluie et laisser Théovald à ses songes et sa probable lecture. Le temps, une vraie plaie, il était aussi changeant que l'homme. Mais, avait-il des désirs, des ambitions ? Gidéon pensa au soleil et à la lune, aux différents phénomènes météorologiques. Voler. Oublier. Il posa ses paumes de main contre la paroi pour chuter dans sa torpeur et cesser de penser.

« Morale de merde », murmura-t-il pour lui-même.

Chapitre 6

« .. Retrouvez les aventures de Tempérance juste après notre courte page de publicité. »

Jeremiah balbutia en essayant de cracher bassement quelques gros mots pour que sa mère ne l'entende pas. Les yeux rivés sur l'écran, il tâta la table basse devant lui pour se saisir d'une tablette tactile.

La télévision quant à elle, exerçait son matraquage publicitaire avec une flopée de spots qui provoquèrent chez l'enfant un désintéret soudain. Une fois la tablette en main, il ne lui fallut que quelques secondes pour se retrouver sur son application préférée : Little Alchemy.

L'objectif étant de créer son univers en démarrant avec une palette de quatre éléments : feu, eau, air et terre. L'enfant affronta une interface simplifiée, dénudée et sobre de graphismes ahurissants. Il ne reste plus qu'un tableau digne d'un bureau d'alchimiste. Un havre pour expérimenter sa conception du monde et confronter sa logique à celle de Dieu. Jérémie mélangea le feu et la terre, ils devinrent lave. Ce découlement l'emmena jusqu'à une palette de 65 éléments qui lui offrit la possibilité de créer la vie.

Un rictus, une pensée, un divertissement. Il se dit soudain que s'il y a la vie, il y a forcément la mort. Il chercha un instant, qui lui parut une éternité et lorsque l'ennui commença à le menacer, la télévision cracha une mélodie reconnaissable entre toutes. Celle de Tempérance. Les images animées défilèrent, toutes liées par un personnage caractéristique placé au centre : une jeune fille avec deux couettes, vêtue d'une robe pâle aux épaulettes gonflées. Le garçon s'enfonça dans le vieux cuir de son canapé, ses yeux fixés sur l'écran, son attention absorbée par le travail d'une grande équipe de créateurs.

Le générique prit fin en un fondu au noir suivi de l'apparition de lettres dessinant le prénom de la fillette la plus connue par de génération : Tempérance.

« Un jour naquit une petite fille, jolie et intelligente, portée vers les autres. Douce et gentille, elle eut une enfance comme la vôtre, bercée par la chaleur d'un foyer et de parents aimants. La petite fille aimait les bois, elle craignait les fantômes et les démons. Un jour, alors qu'elle cherchait des champignons pour la cuisine de sa mère, elle fit face à une vieille dame voûtée contre un arbre. Avant même qu'elle ne puisse parler, la vieille dame lui offrit une énigme : *Les roses fanent et leur beauté est éphémère. La roche demeure mais s'érode. Le brusque affronte le brut, et les deux sont forts de leurs différences. Veux-tu être une rose, ou une roche ?*

La fillette, décidément pas comme les autres, répondit à la dame qu'elle voulait être une roche. La vieille dame quant à elle, prit son temps pour se relever et s'enfonça dans les bois en se soutenant le dos d'une main. »

La voix du conteur était semblable à celle de tous les présentateurs de documentaires, toutes ces voix-off, ces voix d'inconnus qui ont guidés des milliers, millions de téléspectateurs au travers d'explorations télévisuelles. L'image s'anima et l'on vit la jeune fille se réveiller dans son lit. Soudain, l'horloge vit sa petite aiguille tourner jusqu'à disparaître. Le temps filait et les gens se métamorphosaient. La fille quant à elle, ne changeait pas, elle était une roche, à peine influencée par le temps. L'aiguille cessa nette son manège et la fille descendit les escaliers de sa maison. La maison était vide, elle sentit soudain son ventre se contracter, perturbé par une boule d'angoisse. Elle doutait de ce qui se passait, elle avait vu l'horloge. Elle se décida à faire un tour et quitta la maison.

Tout avait changé, les façades, les palissades, les bâtiments qui s'étaient élevés. Elle ne connaissait aucun visage. Elle se mit à pleurer et prit la fuite, espérant que ses pas la guideraient hors de ce cauchemar.

Quelques regards altruistes furent portés sur elle. Des bons messieurs, des bonnes femmes, inquiétés par une petite fille seule, qui vagabonde de la sorte.

Lorsqu'elle leva enfin la tête, ses yeux humides virent des roches. Des roches travaillées, transformées en pierres tombales. Elle se trouvait dans un cimetière et toutes ces tombes portaient les noms des gens qu'elle avait connus. Tous, tous morts. Emportés par le temps. Emportés par leur beauté éphémère. Tempérance s'écroula et se mit en boule, vibrant au rythme de ses pleurs.

Jérémiah était planté là, devant sa télévision, perplexe et avare d'une autre chute. La jeune fille se redressa et fit alors face aux spectateurs, elle-. La télévision perdit la vie. La mère du garçon marmonna, télécommande à la main.

« Arrête de regarder ces trucs, souffla-t-elle, encore énervée.

- Mais, je regarde ça depuis au moins deux ans m'man !

Elle fit la moue et vint s'installer auprès de son fils avant de passer une main dans ses cheveux, cherchant autant à le reconforter qu'à se reconforter elle-même.

- Alors, P'pa y va appeler la police ? Pis c'est pas ma faute si vous vous êtes embêtés, alors je peux regarder Tempéaaaaance ?

Maman hésita, elle renfrognait ses traits avant de rallumer la télévision. Une fois relevée, elle retourna vers la cuisine d'un air décidé. Jeremiah déposa la tablette sur la table et parvint à s'extirper du canapé qui l'avait presque avalé. Il approcha de l'encadrement de la porte et glissa un œil dans l'autre salle pour tenter d'observer ses parents.

Ils étaient désormais hors de la cuisine, sur la terrasse, au bout. Papa se trouvait accoudé à la balustrade et semblait lassé. Maman elle, agitait les bras comme si elle chassait des mouches. Ils devaient être entrain de se disputer. Jérémiah haussa doucement ses épaules après un instant, comprenant bien qu'il n'arriverait pas à tirer les vers du nez de ses parents. Il fila vers la télé en entonnant le chant du générique de Tempérance.

Chapitre 7

- L'espoir est l'instigateur du mal. C'est c'qu'on m'disait au bureau quand je fermai pas vraiment les barreaux. Le gars d'dans se disent qu'ils peuvent s'évaporer d'un ou deux pas. Après tout j'les comprends ces types-là. Ils sont bloqués et enfermés et s'ils pensent pouvoir s'échapper, c'est pas ça que j'vais leur reprocher.
- C'est ce bonhomme-là qui parlait d'espoir et de mal. Le détective Marneaux ?
- Ouais, lui-même. Il a prononcé son discours dans le commissariat, comme quoi est supérieur aux animaux et qu'on doit gérer not' population.

Les deux bonhommes arpentaient le sentier de la Gaude au volant d'une BMW X3, un véhicule large et spacieux. Le premier à parler, le passager, semblait avoir la nausée. Il gardait une main serrée sur la poignée au-dessus de la vitre. Ils filèrent à toute allure entre arbres et chaumières, lapins et rochers. Le conducteur gratifiait de temps à autre son tableau de bord d'une œillade pour suivre la route indiquée

par le GPS. Le badge présent sur son torse indiquait : Joseph Goulbert. Il était au service de l'état depuis cinq ans et avait récemment été transféré au service des recherches oisives. C'est alors qu'il avait rencontré son nouveau co-équipier, l'homme à sa droite, qui lui portait le nom de Jimmy Fernier.

Joseph et Jimmy étaient devenus comme cul et chemise, ils passaient leurs journées à rouler et à traquer des vieillards. Leurs soirées quant à elles, étaient faites d'alcool et de musique, de femmes et de pensées oubliées, refoulées par les verres ingurgités. Leur présence était due à un appel, une délation provenant d'une famille repliée dans les bois. Joseph se demandait pourquoi les gens appelaient pour condamner des oisifs alors que Jimmy lui, comprenait amplement. Son devoir, son pays, il se devait de respecter les règles et les faire respecter. C'était pour cette raison qu'il s'était engagé dans les forces de police, il avait finalement atterri dans le service de recherche après avoir obtenu une des notes les plus faibles à l'examen d'entrée.

Joseph était épuisé de la veille, les cernes sous ses yeux faisaient des soubresauts tant il avait du mal à rester concentrer sur la route. Ils ne devaient plus être trop loin, ça faisait déjà une demi-heure qu'ils avaient quitté la Caserne Hauvard de Nice. Il en avait connu des journées comme ça quand il travaillait avec l'ancien partenaire de Marneaux, un détective désormais oublié, mort en héros. Des souvenirs lui revinrent en tête et furent soudain balayés par un Jimmy déglutissant qui lui montra un bonhomme entrain d'agiter les bras au milieu de la route.

Ils arrêterent la voiture une dizaine de mètres plus loin entre deux arbres et prirent le temps de notifier leur intervention sur le tableau de bord. Jimmy descendit aussitôt tandis que Joseph resta dans la BMW pour récupérer du matériel sur la plage arrière. Il saisit un gilet par balle ainsi qu'un fusil armé de fléchettes tranquilisantes. Il se remémora l'époque des manifestations et des émeutes, raviva les flammes destructrices de ses mauvais souvenirs, songea à une population soumise à la loi de la force. Il réprima une grimace et passa la bandoulière du fusil à son épaule avant d'établir le contact visuel avec son partenaire, occupé à discuter avec un homme bourru. Dès qu'il posa un pied hors de la voiture, il fut frappé par le silence des bois, la senteur des pins et la beauté rustique de la maisonnée. Deux étages, deux voitures, beaucoup de fenêtres et des indices indiquant une grande terrasse. Le policier s'approcha précautionneusement de son partenaire et de leur informateur potentiel. Il nota, d'une œillade, le regard d'une femme plantée sur le porche.

«.. Un peu plus à l'est d'ici, c'était la maison des Soulain avant qu'ils.. décident de partir.

- J'vois, et votre famille n'a pas plus d'informations à nous donner monsieur Darmon ?

Demanda Jimmy au père de famille en se penchant pour toiser la maison.

- Non, je l'ai croisé dans les bois derrière la maison, ma femme et mon fils n'ont rien vu.. »

Joseph opina du chef et salua l'homme puis la femme d'un simple regard. Il rattrapa la conversation et écouta attentivement le résumé de Jimmy. Il semblerait qu'un oisif soit dans les environs et s'abrite dans une maison abandonnée de l'autre côté du petit bois de pins. Aucune description physique ? Pas plus de détails sur l'endroit où il l'a croisé ? L'instinct de Joseph est titillé mais il ne prend pas la peine de gaspiller sa salive pour un entretien qui le mènera finalement à la même chose. Cependant, la femme l'intrigue, serait-ce elle qui aurait croisé l'oisif ? Si non, pourquoi les épierait-elle comme ça ?

Jim acheva son exposé et remercia le bonhomme en lui serrant la main, il guetta ensuite les environs, plissant ses paupières sur des prunelles enfoncées dans son crâne. Joseph à son tour vint serrer la main du patriarche Darmon, le détaillant de bas en haut. Un visage rondouillard, ventru voire ventripotent, il était vêtu d'un polo noir et exhibait une barbe rasée de près. Les effluves de son eau de Cologne exaspérèrent le policier qui s'empessa de rejoindre Jim, déjà en route pour pénétrer les bois.

Au contour de la maison des Darmon, il aperçut la terrasse et sa grande piscine. Jimmy se prit à rêver d'une telle propriété et fut soudain rattrapé par l'excitation de la chasse. Il demanda, exigea même, le fusil de Joseph pour partir en avant. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, les pins, les roches, le lichen et les sentiers semblaient être les mêmes. Joseph eut l'impression de tourner en rond et pourtant, Jimmy continuait d'avancer, silencieux comme le chasseur prêt à fondre sur sa proie. Il humait l'air ambiant, cherchait des traces et hochait la tête à des réflexions intérieures. De temps à autre, il arborait un rictus en pensant atteindre le but. Les deux policiers s'arrêtèrent brusquement lorsqu'un bruit de choc retentit. Une brindille brisée sous la semelle d'un fugitif ? Une roche heurtée par une fuite menée à la hâte ? Joseph prit le temps de réfléchir. Jimmy lui, se rua en direction du bruit qui se répéta une seconde fois. Il prenait la direction opposée aux informations fournies par le père Darmon. Les bruits les ramenaient à leur position de départ. Le bruit se répéta plusieurs fois, à plusieurs endroits. Les deux policiers eurent l'impression de suivre un fantôme tant les bruits se répétaient à des endroits différents. Jimmy, sous l'impulsion de l'excitation, commença à trotter puis à courir. Il sauta des pierres, des roches, des cailloux, emprunta plusieurs fois le même chemin, arqua le sourcil à chaque bruit et fila entre les pins. Joseph lui, suivait son partenaire d'une démarche nonchalante et semblait peiner à être enthousiaste à l'idée de pincer un oisif pour le traîner jusqu'à un des centres qui mettra fin à sa vie. Contrairement à Jimmy, l'idée de condamner un vieillard à la mort le mettait mal à l'aise. Il ne parvenait pas à comprendre les évolutions du système et des pensées. Il suivait les ordres et pensait œuvrer pour le bien d'une société perdue, sur la pente d'une fin amorcée par l'homme lui-même.

Les mouvements étaient brefs et calculés, le duo avançait et s'arrêtait, guidé par les heurts et le son du désespoir. Cependant, il pensa que cette fuite était trop rapide et agile pour un oisif. La piste qu'il suivait cessa soudainement, les bruits qui étaient devenus récurrents cessèrent et les voilà, deux policiers, perdus en pleine forêt. Jimmy renfrogna ses traits et fit semblant d'hummer l'air pour retrouver sa proie. Seulement, cette chasse semblait avoir pris fin, les deux hommes se retrouvant totalement déboussolé parmi les pins. D'un geste flou, Jimmy fit signe à Joseph, lui indiquant qu'il fallait marcher dans une direction. Il hochait frénétiquement la tête, mimait la compréhension d'une créature mystique et pensait définitivement avoir le dessus. Ils étaient tout simplement perdus et Jimmy ne semblait pas vouloir l'admettre.

Chapitre 8

Maman hurlait, papa ronchonnait. Jeremiah était monté dans sa chambre et déployait toute sa créativité à la construction d'un scénario impliquant deux power rangers et catwoman. Ses petites histoires parlaient d'amour, de méchant et de gentils. Il les articulait à sa guise et parvenait toujours à faire gagner le gentil d'un deus ex machina précipité. Satisfait de son épopée, il s'attarda sur l'épilogue et couvrit les héros de louanges. Il eut soudainement envie de s'attaquer à de plus grandes ambitions : refaire le

monde. Sa chambre donnait sur un long couloir qu'il avait à arpenter avant de tomber sur des escaliers en colimaçon. L'escalier nous plongeait au rez-de-chaussée, entre la cuisine et le salon. Il alla jusqu'au canapé pour subtiliser la tablette et remarqua que la maison était vide de vie et sans bruits. Un pas, deux pas, discrètement, il avança jusqu'à la fenêtre pour observer son père entrain de gesticuler et faire vibrer sa bedaine pour attirer l'attention d'une voiture de police. Sa mère se tenait à la porte et semblait étreindre le poteau pour se réconforter. Un des sourcils de l'enfant s'arqua puis il pencha ses lèvres en une moue dépitée. Il comprit.

Tel une fusée, Jeremiah prit les jambes à son cou et s'époumona comme si sa vie en dépendait. Il sortit par la baie vitrée donnant sur la terrasse et entreprit de traverser les bois pour retrouver son vieillard et la confiance qui lui inspirait. Il se dissimula derrière la grande cime d'un arbre en apercevant deux silhouettes vagabonder entre les pins, deux policiers. Il y en avait un plus grand que l'autre, moustachu, qui semblait être déterminé tandis que l'autre derrière, plus trapu, se traînait lentement. Les deux se dirigeaient vers ce vieillard illusoire, ce vieil homme décharné qui lui avait souri. Les arbres lui servirent de couverture, le soleil commença à devenir pourpre et à donner aux nuages cette teinte d'un rose chaleureux et nostalgique. Les mâchoires carrées, il n'eut pas beaucoup de temps pour agir et la seule chose qui lui tomba sous la main fût une paire de cailloux. Il se décida à les écarter du chemin en les lançant de l'autre côté, il chercha à heurter les arbres, les rochers, tout ce qui aurait pu produire un bruit suffisant pour les alerter. L'enfant ricana brièvement, heureux de se mettre sur la route des méchants. Il fit attention à faire un large détour pour ne pas tomber sur les policiers et entreprit de rejoindre l'ancienne maison des Soulain. Son ventre se contracta à la pensée de sa mère qu'il abandonnait. Il se réconforta en pensant qu'un homme ne devient héros qu'en faisant des sacrifices. Alors qu'il approchait de sa destination, il cessa net pour balancer son regard en arrière. Le doute qui lui pesait sur les épaules fut bref. D'une grande inspiration, il quitta la pénombre des bois pour remarquer malgré le soleil descendant, la polo qui devançait la maisonnée.

La petite lucarne qui côtoyait la porte était illuminée par une lumière fébrile. Une ombre glissait parmi les rayons lumineux et projetait son obscurité sur la vitre. Jeremiah comprit, réalisa qu'il était seul, hors de chez lui, dans le noir. Il prit peur, songea aux créatures qui profitaient de la noirceur du paysage. Un son le secoua et le poussa à se ruer sur la porte à toute vitesse, échappant à une armée de monstruosité cannibales qui le poursuivait. En déboulant dans la salle, il fut accueilli par deux paires d'yeux surpris. Gidéon était debout et Théovald enfoncé dans son fauteuil. Une fois la stupeur évanouie et malgré les protestations du médecin, le vieillard décida d'écouter l'enfant et prit le peu d'affaires qu'il avait pour sortir et se diriger vers la voiture.

Le médecin se retrouva seul dans la bâtisse, il chercha à effacer le plus de preuves possible de sa présence et de celle de Théovald. Le lit ne pouvait pas être déplacé. Satané gamin. Satané flics. Il agrippa sa besace et le dossier médical avant de s'extirper hors de la salle. Il se retrouva pétrifié devant la porte d'entrée, assailli de questions. Le gamin disait-il la vérité ? N'était-il pas entrain de concrétiser un surplus d'imagination ? Il était le seul à avoir vu l'oisif, aurait-il lui-même averti la police pour fomenter sa propre rébellion ?

Il aperçut la vieille silhouette ascétique aux côtés d'une petite ombre, les deux formes cherchant à pénétrer la voiture en tirant frénétiquement sur les poignées. D'un geste hâtif et mal assuré, Gidéon farfouilla sa besace d'une main pour trouver ses clés et ouvrir la voiture d'un déclic électronique. La lueur orange des clignotants lui brûla la rétine et lui arracha une grimace. Il ne savait pas vraiment où ils

allaient trouver refuge, chez sa femme ? L'horaire jouait en leur faveur, il faisait nuit et il serait plus simple de faire passer un vieillard en pleine ville à cette heure-ci. Lorsqu'il vit l'enfant entrer dans sa voiture, il s'apprêta à lui faire comprendre qu'il n'était pas le bienvenu lorsqu'un bruit attira son attention. Ses lèvres se contractèrent et leur commissure s'éleva dans le creux de ses joues, il scruta les bois de ses prunelles azurées. Une boule de terreur se forma dans son abdomen lorsqu'il vit un homme à la moustache luisante sous la lune, blotti contre un pin en attendant de reprendre son souffle. La proie et son gibier, les deux acteurs d'un terrible mécanisme, d'une opposition quasi-naturelle, se dévisagèrent un moment. Le vent souffla un buisson derrière le policier observateur, il amena un second personnage, un second chasseur. Théovald ouvra la portière avant de sa voiture pour y bondir et allumer le moteur. Cinquante mètres les séparaient et donnait au médecin un léger sentiment de confiance. Il prit le temps d'embrayer pour ne pas caler et parvint à ne pas céder à la panique. Les protestations de ses deux passagers devinrent des bruits nuisant et atténués, comme prononcées dans le lointain, à peine portées par le vent. Le rétroviseur reflétait un personnage entraîné d'hurler dans une radio. L'autre, était sûrement dans l'angle mort ou simplement dissimulé par les ténèbres. Ce fut en passant la deuxième que le docteur se surprit à un soupir de soulagement. La mécanique et ses rouages lui étaient apaisants. Embrayer, tirer le levier, débrayer. Comme la cigarette, il s'agissait d'actions automatiques qui catalysaient son attention. Il fit vriller le komodo pour allumer ses phares et s'engagea sur le chantier lorsqu'un bruit strident le fit sursauter. Un coup de feu, du verre brisé. Le silence était anormal. Son cœur pulsait si vite qu'il avait peur de regarder derrière. Il négocia un virage et prit soin d'être en ligne droite pour constater des dégâts. Il découvrit les deux passagers, béats, zieutant une sorte de seringue miniature enfoncée sur la droite de son repose-tête. La gorge nouée, il reporta son attention sur la route sinueuse. Le médecin resta silencieux tout le long du trajet.

Oisif et enfant restèrent éveillés. La voiture suintait d'une odeur de tabac froid, senteur imposante qui aimait démontrer sa présence. La curiosité de Jeremiah était palpable : il analysait le faciès de Théovald sans se dissimuler, comme un historien qui découvrait le dernier spécimen vivant d'une espèce de dinosaure. Le vieillard, oisif malgré lui, tentait de déchiffrer les panneaux pour comprendre leur destination. « Cagnes sur mer » s'afficha à deux reprises, à cinq minutes d'intervalle. La torpeur s'abattit sur les trois personnages et malgré les mines débraillées et les yeux tirés vers le bas, Jeremiah avait envie de chanter, d'ouvrir les fenêtres pour grimacer au monde. Il voulait connaître les détails du périple qui les attendait, comprendre l'aventure et y apporter sa pierre. Ce long silence, il en profita pour rêvasser en essayant de deviner le paysage, de compter les poteaux et les traits des lignes. Il cracha soudainement deux questions mal articulées : « Quand est-ce qu'oon arrive ? On va oùùù ? ».

On lui répondit fermement de fermer les yeux et d'en profiter pour dormir, ils arriveraient bientôt en ville. Les détails vinrent deux minutes plus tard : le trio allait trouver refuge pour une journée chez la femme du chauffeur blond. Une infirmière qui connaissait le médecin et le vieillard. Jeremiah comprit simplement qu'elle habitait au Nord de Cagnes sur mer, au-dessus du complexe sportif où il allait faire de la natation étant petit.

Chapitre 9

La caserne Hauvard était autrefois le centre névralgique de l'activité policière de Nice. Après l'ascension de la Pérennité, le bâtiment devint l'un des premiers à être transformés pour accueillir la section de recherche dédiée aux oisifs. L'équipement et l'informatique étaient vétustes. On y trouvait maintenant cinq détectives et une quinzaine d'officiers. Malgré les nouvelles dispositions et les pouvoirs accordés à

cette section, il leur était toujours difficile d'accéder aux informations nécessaires pour leur permettre d'accomplir leur travail avec une productivité maximale. Les outils de recherche, l'indexation de la population et le registre des oisifs étaient tous défectueux. Les enquêtes étaient donc difficiles à mener et faisaient souvent appel à des recherches parmi les manuscrits et autres écrits gouvernementaux de l'époque.

Au rez-de-chaussée, on trouvait une grande salle de pause qui jouxtait les vestiaires et les casiers de chaque occupant. Les douches se trouvaient à l'arrière et entre les deux salles, on pouvait accéder à un escalier qui grimpait en haut dans les bureaux. Ici et là, on apercevait des vestiges des forces de police qui campaient les lieux par le passé. Une coursive départageait l'étage en deux parties distinctes et à son bout, on trouvait le bureau du commissaire. Un bureau vaste au parquet recouvert d'un grand tapis. Au centre de la mousse duveteuse se dressait un meuble en bois de noyé, sombre et ténébreux. Sur l'espace qu'offrait le plan de travail, on pouvait trouver de tout : des dossiers d'enquête, des gobelets ayant accueillis du café, un cendrier bondé, quelques ouvrages romanesques pour réfléchir. Ce bureau, c'était celui du détective Marneaux. Il prenait place dans son fauteuil et restait assis là des heures, des jours, des nuits. Des lunettes aux montures en écailles dévalaient son nez pour s'essayer à un équilibre précoce. Il avait la gestuelle auguste et fumait ses cigarettes avec une passion inégalée. Son visage rectangulaire était comme ses yeux, sans éclat, sans expressions. Seule sa bouche large s'arquait parfois, comme parcourue d'un spasme nerveux. C'était le signe d'une réflexion profonde, reflétant souvent un baroud déloyal au sujet de l'homme, de ses vertus, de sa nature.

Ce jour-ci, il était censé être au repos. Il était censé vagabonder dans sa demeure, s'atteler à apprendre de nouveaux morceaux d'orgue, se triturer l'esprit sur une des nombreuses énigmes qu'il aimait tant. Seulement, depuis qu'il avait fini son dernier livre, il n'arrivait plus à abandonner son travail. Il était comme le chevalier immortel des croisades. Son devoir était une tâche donnée par un pouvoir supérieur. Sa place était celle, non désirable, de châtier l'homme. Il se comparait à Samaël, l'ange déchu plus bas que terre. Son travail était plus qu'une activité rémunérée, il était la seule motivation à sa présence parmi les hommes.

Il tira un morceau de bois vers lui pour le retourner et y découvrir son nom : Ludovic Marneaux. Les lettrines gravées dans le bois étaient somptueuses. Une silhouette se dessina derrière la porte en verre. Ludovic prit la peine d'ajuster sa tenue et s'enfonça solidement dans son siège. Après deux coups, quelqu'un entra. Il s'agissait d'un homme étroit et fort, à l'uniforme légèrement débraillé et aux cheveux gominés. Le bonhomme tira sur sa moustache en inclinant la tête, l'autre main accrochée à son ceinturon. Ils discutèrent brièvement de la veille, journée pendant laquelle lui et Joseph avaient répondu à un appel concernant un oisif. Ludovic écoutait Jimmy avec attention, il le lui signalait de temps en temps d'un hochement du chef. Trois protagonistes, un oisif, une maison de campagne sur la route de la Gaude. Les détails s'illuminèrent. Polo bleue, un blond bouclé, un parebrise fracassé. Le détective ressentit promptement un pic d'excitation. Une enquête était sur le point de commencer. Il avait cessé de se demander s'il agissait pour le bien de tous, ou pour le plaisir sadique d'agir pour une justice biaisée. Il répondait aux seules lois de la morale et ne s'aventurait pas à la périphérie de sa conscience.

Avec les informations de l'officier, il prit le temps de sortir une carte papier et de venir marquer la position de la chaumière d'une grosse croix rouge. Il usa du même feutre pour inscrire les détails sur le tableau à droite de son bureau. Le moustachu se tenait toujours là à mâchouiller un cure-dent inexistant. Il ruminait en attendant qu'on lui donne une tâche, chose qui fut rapidement faite : Ludovic le manda de

faire chercher la voiture aux vingt kilomètres alentour. De nouveau seul dans son bureau, il observa la carte puis ses notes. La torpeur devança la méditation. Il se mit à songer, à esquisser une personnalité, celle de l'oisif. L'enjeu était de parvenir à se mettre dans leur tête, celle d'une proie assurée de mourir, celle d'un personnage prêt à tout pour survivre. C'était cette inclinaison pour la sociologie et les comportements qui fit la renommée du détective Marneaux. Il était capable de comprendre n'importe qui. On en revient à l'exploitation métaphorique des flammes et leur caractéristique salvatrice, purificatrice.

Le détective prit la peine de pétrir sa barbe glabre avant d'ajuster ses lunettes. Il aborda les informations inscrites sur le tableau de son regard terne. Le moment était parfait pour s'adonner à une dissection de sa boîte crânienne, de ses pensées. Les personnages, les images évoluent sur une scène et les scénarios défilent jusqu'à ce qu'il soit plus ou moins rationnel. Que ferait un oisif à la campagne ? Sans oublier qu'il s'agit d'un oisif accompagné par deux autres protagonistes. Un homme d'une quarantaine d'années et un enfant. Ce trio original ne devrait pas être difficile à retrouver. Cependant, que faisaient-ils ensemble ? Qu'est-ce qui les a liés ?

Ludovic appuya sur l'interphone pour communiquer avec l'officier informé. Il exprime son besoin d'explorer la dernière planque des suspects. L'homme lui rétorque qu'il n'y a plus aucunes informations à en tirer et qu'il ne s'agirait que d'une perte de temps. D'un timbre guttural et d'une voix tremblante, il insista fermement. Le détective arbora une esquisse de sourire qui disparut comme un mirage ; il empoigna sa redingote et l'enfila avant de se frayer un chemin dans les dédales bureaucratiques jusqu'au parking. Il emprunta un escalier lugubre aux couleurs grisonnantes, sali par le passage et l'absence d'entretien. Ses oreilles furent harcelées par la musique classique diffusée dans le parking par le biais d'enceintes détériorées. Le son était déformé par du bruit, ces interférences aigües qui évoque l'image d'un boucher musical, saignant les partitions à grands coups de hachoir.

Il tira la portière de sa WW avant de fouiller le tableau de bord afin de renseigner son gps avec l'adresse de la chaumière à la Gaude. Le son fit vibrer les portières et Ludovic y mit un terme d'une simple pression de l'index. Il était désireux de silence.